

Expérience

Est-ce qu'il y a eu d'autres signes avant ? Des indices, quelque chose que j'aurais dû voir et à quoi je n'ai pas prêté attention ? Je l'ignore. Tout ce que je sais c'est que ce matin-là, quand je suis entré dans la salle de bain pour ma toilette matinale, il y avait une goutte d'eau juste à côté du lavabo. La planche est légèrement inclinée vers l'avant, c'est moi qui l'ai posée, et je ne suis pas très bricoleur. Il y a toujours des gouttes qui restent là, sur ce dessus de meuble où je pose mon gobelet avec la brosse à dents et le dentifrice, la savonnnette, le déodorant, le shampoing, parce que la pièce est fraîche, et que ça ne s'évapore pas entre le soir où je me brosse les dents et le matin où je viens me laver.

Je m'excuse, c'est un peu long comme entrée en matière, mais c'est pour bien vous faire comprendre. La goutte était là, et quand j'ai ouvert la porte, il y a eu un petit souffle d'air, parce que j'avais aéré la chambre, la fenêtre était grande ouverte. Un tout petit souffle d'air, et la goutte a bougé.

Sauf qu'elle est remontée.

On la connaît tous, l'histoire de Newton avec sa pomme, tout tombe, on est attirés, on le sait. Alors la goutte d'eau qui remonte sur la planche, c'était tout bonnement impossible. Je me suis frotté les yeux, j'ai cru que je dormais encore, mais non, la trace était là, la trace de la gouttelette qui avait glissé à l'envers sur la planche. Qu'est-ce que vous faites, vous, quand l'irrationnel surgit comme ça, sans crier gare, dans votre vie ? Moi j'ai préféré effacer. De mon poing fermé, j'ai balayé la gouttelette, essuyé la trace impossible. Et puis j'ai continué comme si de rien n'était. On a tous continué comme si de rien n'était, parce que si les choses se mettent à remonter au lieu de descendre, sur quoi notre esprit peut-il fonder la raison, la science, la vérité même ? Hélas, humains trop humains, si on en avait parlé, tous, de ces petits accroc, ça aurait peut-être tout changé... Mais non. Chacun replié sur ses peurs, on a effacé, on n'a rien fait, on a continué comme si de rien n'était.

La fois d'après, ça a été encore dans la salle de bain, encore un matin. À chaque fois je regardais les gouttelettes avec appréhension. D'ailleurs

non, c'est faux, je regardais là où il aurait pu y avoir des gouttelettes, mais j'ai pris l'habitude chaque soir de bien essuyer le contour du lavabo. Autant s'éviter les mauvaises surprises. Donc ce matin-là, il n'y avait rien, bien sûr, et je me suis lancé un petit clin d'œil dans le miroir, vous savez, le genre de petit clin d'œil qui sert à dire « alors quoi, hein ? Tu t'attendais à trouver quoi, idiot ? »

Sauf que le miroir était en retard.

Est-ce que vous avez déjà songé à ce petit miracle qui fait que notre cerveau est exactement ajusté à la vitesse de la lumière ? Que nous percevons en temps réel tout ce qui se voit parce que nos neurones gèrent la réfraction lumineuse dans les millièmes de secondes qui séparent l'impact sur la rétine pour la traiter et lui procurer du sens ? Mais si la lumière était plus lente ? Si elle était comme le son, qui fait qu'on perçoit de façon décalée le bruit du marteau s'abattant sur la charpente lorsque le geste du couvreur sur le toit en est au moment où le marteau est dans sa main levée ? Ou le tonnerre si détaché de l'éclair qu'il faut toute notre rationalité scientifique pour admettre que l'un est la cause de l'autre ? Trois cents mètres par seconde, compter jusqu'à trois pour savoir que l'orage passe à environ un kilomètre... La lumière va à trois cent mille kilomètres par seconde, soit cent mille fois plus vite, alors pour qu'il y ait un décalage perceptible à une distance de trente centimètres, faites le calcul ! C'est comme si elle était au moins un million, ou peut-être dix millions, cent millions de fois plus lente !

J'ai cassé le miroir, et puis j'ai cassé tous les autres miroirs de la maison. Là on ne pouvait plus faire semblant, les gens se rentraient dedans, en voiture, à pieds, nos écrans d'ordinateur avaient l'air d'être revenus à l'aire d'avant la fibre optique, nos émotions étaient sans cesse décalées, nous ne percevions les sourires à nos blagues qu'avec plusieurs secondes de retard sur les éclats de rire, on s'est tous mis à parler plus lentement, pour avoir le temps de suivre le non verbal, beaucoup ont carrément arrêté de parler, on s'est mis à faire des réunions dans le noir, pour ne pas être gênés, mais c'était à nous rendre fous ! Et les stylos qui ne tombaient plus des tables mais partaient rouler vers le centre, ou vers le haut des paperboards, et cette impression, insoutenable, qu'on n'est rattaché par rien, qu'il suffirait d'un bond pour s'envoler, il y en a qui ont

essayé, tellement, qui sautaient des immeubles pour prouver que la gravité était toujours là, et qui mouraient sur le pavé parce que oui, au-delà d'une certaine masse, on est toujours soumis à la pesanteur, et les conciles de scientifiques, « impossible que les lois changent »...

Sauf qu'elles ont changé. Et, vraiment, le monde n'est plus vivable, docteur.

Commission de réflexion sur les Multivers

— section « Effet des lois générales sur le vivant tel que perçu par les espèces dotées de conscience globale »

Compte-rendu sur Zone 7 de l'univers 5 817 643

Galaxie : FFFE,312

Soleil : AGI

Planète : 3 (dénomination indigène langue dominante Earth)

Espèce étudiée : Anthropos (dénomination selon langue scientifique earthienne primaire)

Contexte : Évolution rapide sur seulement quelques millions d'années earthiennes. Découverte des lois générales gouvernant la portion d'univers connu : inférieure à deux siècles. Diffusion des connaissances par 1) transmission verticale (dite scolaire), 2) appropriation autodidacte (émissions télévisées, livres, divers, voir Annexe 18 : Développement des connaissances chez les Earthiens).

Objectif de l'action : Retouches minimales des connaissances considérées comme fondatrices du fonctionnement universel pour tester les capacités d'adaptation de la conscience de soi et du monde.

Mise en œuvre : Laboratoire XXW-ETS, sous la direction des professeurs Kwa et Komant. Application du protocole Z_51KV8 validé par le gouvernement Multivers (code éthique AA+) et toutes les instances scientifiques impliquées (voir Annexe 1 : Contributeurs, partenaires et commissions d'approbation).

Résultats : Contrairement aux formes d'intelligence des Univers 306 213 et 7 908 255 où le protocole a abouti à une mise en œuvre presque immédiate d'une refonte du modèle scientifique permettant la

recherche fondamentale autour du concept de lois flottantes propres à un système pluriuniversel, l'espèce considérée a littéralement disjoncté. La conscience bornée dans une conviction inébranlable d'être la seule intelligence au monde, confortée par des systèmes de pensée organisés autour d'une pensée magique selon laquelle un être tout-puissant aurait créé spécifiquement sa créature (Voir Annexe 6 : Les Earthiens et l'irrationnel), a provoqué un bouleversement neuronal d'une telle ampleur que la moitié de la population s'est auto exterminée, et que l'autre a subi d'intenses chocs traumatiques cérébraux. Quelques créatures un peu mieux équipées cérébralement ont maintenu une capacité d'objectivation, et ont été extraites pour étude ; nous reproduisons ci-joint l'extrait de l'entretien avec le sujet numéro 2 expliquant comment la remise en cause de la fondamentalité des lois d'organisation de l'univers a progressivement entraîné l'espèce Anthropos vers la folie.

Conclusions partielles : Il reste bien sûr à attendre les résultats des dix-sept mille univers englobés dans le protocole, mais les conclusions provisoires laissent à penser que toute conscience exposée à la croyance en une — ou plusieurs — divinités risque paradoxalement de ne pas supporter l'anéantissement des postulats scientifiques.

Limites : Peut-être cet échec est-il dû au fait que les connaissances scientifiques ne sont pas encore acquises depuis suffisamment de temps. Il faudra penser à analyser les résultats en mettant la dimension temporelle en covariable.

Emmanuelle Solac
Nouvelles en tous genres

Le Croissant du trottoir

On s'est réveillé le premier. Avec une prudence de guetteur indien on s'est habillé, faufilé de pièce en pièce. On a ouvert et refermé la porte de l'entrée avec une méticulosité d'horloger. Voilà. On est dehors, dans le bleu du matin ourlé de rose : un mariage de mauvais goût s'il n'y avait le froid pour tout purifier. On souffle un nuage de fumée à chaque expiration: on existe, libre et léger sur le trottoir du petit matin. Tant mieux si la boulangerie est un peu loin. Kerouac mains dans les poches, on a tout devancé : chaque pas est une fête. On se surprend à marcher sur le bord du trottoir comme on faisait enfant, comme si c'était la marge qui comptait, le bord des choses. C'est du temps pur... quand tous les autres dorment.

Presque tous. Là-bas, il faut bien sûr la lumière chaude de la boulangerie – c'est du néon, en fait, mais l'idée de chaleur lui donne un reflet d'ambre. Il faut ce qu'il faut de buée sur la vitre quand on s'approche, et l'enjouement de ce bonjour que la boulangère réserve aux seuls premiers clients – complicité de l'aube.

« Cinq croissants, une baguette moulée pas trop cuite ! »

Le boulanger en maillot de corps fariné se montre au fond de la boutique, et vous salue comme on salue les braves à l'heure du combat.

On se retrouve dans la rue. On le sent bien : la marche du retour ne sera pas la même. Le trottoir est moins libre, un peu embourgeoisé par cette baguette coincée sous un coude, par ce paquet de croissants tenu de l'autre main. Mais on prend un croissant dans le sac. La pâte est tiède, presque molle. Cette petite gourmandise dans le froid, tout en marchant : c'est comme si le matin d'hiver se faisait croissant de l'intérieur, comme si l'on devenait soi-même four, maison, refuge. On avance plus

doucement, tout imprégné de blond pour traverser le bleu, le gris, le rose qui s'éteint. Le jour commence, et le meilleur est déjà pris.

Philippe Delerm

La Première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules

Ed. L'Arpenteur, 1997

L'enregistreur

Il lui avait dit (à voix très basse) il la suppliait silence je t'en prie, le magnétophone enregistre la radio ne fais pas de bruit tu sais que j'y tiens, il enregistre *Le Roi Arthur* de Purcell, admirable, pur. Mais elle pour le taquiner, pour le faire enrager je-m'en-foutiste une vraie garce va et vient en claquant les talons simplement pour le plaisir de le rendre fou et puis elle s'éclaircissait la voix et puis elle toussait (exprès) et puis elle ricanait toute seule et craquait des allumettes en faisant le plus de bruit possible et puis de nouveau elle marchait à pas agacés avec insolence, et pendant ce temps Purcell Mozart Bach Palestrina les purs les divins chantent vainement, elle misérable puce morpion fléau de l'existence, ça ne pouvait continuer comme ça.

Et maintenant, après tant d'années, il fait défiler de nouveau la vieille bande tourmentée, revoici le maître, la sommité, revoici Purcell Bach Mozart Palestrina.

Elle n'est plus là, elle est partie, elle l'a quitté, elle a préféré le quitter, il ne sait même pas vaguement où elle a bien pu finir.

Et Purcell Mozart Bach Palestrina jouent et jouent imbéciles maudits nauséabonds.

Ce petit claquement qui va et vient, ces talons, ces petits rires (surtout le second), ce raclement de gorge, la toux. Ça oui, c'est une musique divine.

Il écoute. Sous la lumière de la lampe, assis, il écoute. Pétrifié dans le vieux fauteuil défoncé, il écoute. Sans qu'aucun de ses membres ne bouge ni ne frémissent, il reste assis pour écouter : ces bruits, ces voix, cette toux, ces sons adorés, sans rivaux. Qui n'existent plus, qui n'existeront jamais plus.

D. Buzzati, « L'Enregistreur », Les Nuits difficiles, 1972

